Méhul, Étienne Nicolas
[Joseph. Libretto.
French]

JOSEPH

OPÉRA-BIBLIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

ALEXANDRE DUVAL

MUSIQUE DE

MÉHUL

ÉDITION CONFORME A LA REPRÉSENTATION ACTUELLE

UN FRANC



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1883

JOSEPH

OPÉRA BIBLIQUE

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 17 février 1807. Repris sur le même théâtre, le 5 juin 1882.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Jeanne Robert.

JOSEPH

OPÉRA BIBLIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

ALEXANDRE DUVAL

MUSIQUE DE

MÉHUL

ÉDITION CONFORME A LA REPRÉSENTATION ACTUELLE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883

PERSONNAGES

	Acteurs 1807.	Acteurs 1882.
JACOB, pasteur de la ville d'Hébron........................	MM. Solié.	MM. Cobalet.
JOSEPH, fils de Jacob, ministre d'Égypte....................	Elleviou.	Talazac.
BENJAMIN, fils de Jacob......	Mme Gavaudan.	Mme Bilbaut-Vauchelet.
RUBEN, fils de Jacob.........	MM. Gaveaux.	MM. Vernouillet.
SIMÉON, fils de Jacob.........	Gavaudan.	Carroul.
NEPHTALI, fils de Jacob......	Paul.	Chenevières.
UTOBAL, confident de Joseph..	Darancourt.	Collin.
Un OFFICIER DES GARDES DE JOSEPH................	Allaire.	Bernard.
UNE JEUNE FILLE.		

Jeunes filles de Memphis, Sept fils de Jacob, Israélites, Égyptiens, Soldats.

La scène est, au premier et au troisième actes, à Memphis, dans le palais de Joseph ; au deuxième acte, hors des murs de Memphis.

JOSEPH

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'intérieur du palais de Joseph.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, seul.

AIR :

Vainement Pharaon, dans sa reconnaissance,
S'empresse à flatter mes désirs;
Au milieu des honneurs, de la magnificence,
Mon cœur est tourmenté par d'amers souvenirs.
Champs paternels, Hébron, douce vallée!
Loin de vous a langui ma jeunesse exilée,
Comme au vent du désert se flétrit une fleur.
O mon père! ô Jacob! dans une pure ivresse,
Tu m'appelais l'espoir, l'appui de ta vieillesse,
Et sans moi tu vieillis en pleurant mon malheur!
Frères jaloux, troupe cruelle!
C'est vous dont la main criminelle
A son amour m'osa ravir.
Avez-vous pu voir sans frémir
Ses pleurs, sa douleur paternelle?

Ingrats! je devrais vous haïr,
Et pourtant, malgré mes alarmes,
Malgré cet affreux souvenir,
Si vous pouviez vous repentir,
Je serais touché de vos larmes.

SCÈNE II

JOSEPH, UTOBAL.

UTOBAL.

Quoi! Seigneur, toujours ce sombre chagrin? Qui peut espérer d'être heureux si Cléophas ne l'est pas? Ministre de Pharaon, vous partagez la puissance avec lui. Votre sage prévoyance a sauvé l'Égypte de la famine. Les grands vous respectent; le Roi vous aime; le peuple vous adore: les honneurs réservés aux rois seuls se préparent pour vous.

JOSEPH.

Hélas!... tu ignores ma destinée!

UTOBAL.

Je sais qu'éclairé par un Dieu inconnu sur les bords du Nil, vous prédîtes, il y a neuf ans, à Pharaon, le sort réservé à ses peuples. Votre sagesse lui parut si grande, qu'il vous donna son anneau, vous appela du nom de Cléophas, et vous remit le soin de son empire.

JOSEPH.

Quoi! tu ne sais pas que, né parmi les Hébreux, je fus conduit sur ces bords?

ROMANCE.

A peine au sortir de l'enfance,
Quatorze ans au plus je comptais ;
Je suivis avec confiance
Des méchants frères que j'aimais.
Dans Sichem, au gras pâturage,
Nous paissions de nombreux troupeaux ;
J'étais simple comme au jeune âge,
Timide comme mes agneaux.

Près de trois palmiers solitaires,
J'adressais mes vœux au Seigneur ;
Tout à coup saisi par mes frères,
O souvenir rempli d'horreur !
Au fond d'un sombre et froid abîme,
Ils me plongent dans leurs fureurs,
Quand je n'opposais à leur crime
Que mon innocence et mes pleurs.

Hélas ! près de quitter la vie,
Au jour enfin je fus rendu.
A des marchands de l'Arabie,
Comme un esclave ils m'ont vendu.
Tandis que du prix de leur frère
Ils comptent l'or qu'ils partageaient,
Hélas ! moi, je pleurais mon père
Et les ingrats qui me vendaient.

UTOBAL.

Eh quoi ! Seigneur, vous, ministre de Pharaon, vous dont la main s'étend sur l'univers, vous ne vous êtes point vengé de ces perfides ?

JOSEPH.

Utobal, ils sont mes frères.

UTOBAL.

Votre Dieu les a punis sans doute. La famine qui désole e monde entier...

JOSEPH.

Non ! des émissaires envoyés secrètement ont ramené l'abondance dans le Chanaan !... Mais, Utobal, il faut que tu partes à l'instant pour la vallée d'Hébron ; il faut que tu voies Jacob, mon père, hélas ! s'il vit encore. Il faut que tu lui dises qu'il vienne ici avec sa famille, ses serviteurs et ses troupeaux. De ton zèle dépend peut-être le bonheur de ma vie.

SCÈNE III

UTOBAL, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, des étrangers demandent à parler à Cléophas : ils se disent Hébreux ; ils arrivent de Chanaan.

UTOBAL.

De Chanaan ! Allez ; qu'on les introduise et qu'ils obtiennent de vous honneur et respect. Quelle nouvelle ! Je vais en instruire Cléophas, en lui portant l'espoir de connaître bientôt les destins de son père.

Il sort.

SCÈNE IV

UN OFFICIER, RUBEN, SIMÉON, NEPHTALI, LÉVI, ISSACHAR, ASSER, ZABULON, GAD, DAN, JUDA.

L'OFFICIER.

Étrangers, Cléophas consent à vous voir, à vous en-

tendre : songez qu'il représente le grand roi, dont il est le plus ferme appui.

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins L'OFFICIER.

RUBEN.

Prenons confiance au Dieu de nos pères. Cléophas, ce bienfaiteur de l'Égypte, nous accordera sans doute un asile.

ZABULON.

Oui, Dieu l'a dit à notre père, à l'instant qu'il sacrifiait sur la pierre d'alliance ; Jacob, c'est en Égypte que tu trouveras la fin de tes maux.

SIMÉON.

Et moi, c'est en Égypte que j'éprouve toutes les horreurs du remords.

ASSER.

Pourquoi donc es-tu plus malheureux ici?

SIMÉON, bas à ses frères.

N'est-ce pas dans ces climats que Joseph...

ZABULON.

Eh quoi! toujours penser au malheureux Joseph! Dieu nous a pardonné sans doute, puisqu'il nous a conduits dans cette terre hospitalière.

SIMÉON.

Non; le Seigneur a retiré sa protection aux coupables fils de Jacob.

LÉVI.

N'es-tu pas le témoin de ses bontés ? Il nous sauve de la famine qui désole Chanaan.

SIMÉON.

C'est moi, c'est vous tous qui êtes les auteurs des calamités qui affligent le genre humain.

RUBEN.

Et quel grand crime avons-nous donc commis ?

SIMÉON.

Tu le demandes, Ruben, et tu le demandes à Siméon ?

JUDA.

Quoi donc ! une seule faute doit-elle empoisonner toute notre vie ?

SIMÉON.

Vous appelez une faute, abuser de la force et du nombre contre l'innocence et la jeunesse! Ah ! si ce n'est qu'une faute, elle pèse sur mon cœur comme un crime.

ASSER.

Calme-toi, Siméon, au nom de notre Dieu qui pardonne.

SIMÉON.

Pourquoi m'avoir conduit dans ces climats qui me rappellent mon forfait? Que ne m'abandonniez-vous dans les vallons de Sichem? Que ne m'y laissiez-vous devenir la proie de la famine et du désespoir?

DAN.

Ingrat ! tu nous reproches l'amitié que nous avons pour toi !

SIMÉON, avec désespoir.

L'amitié que vous avez pour moi ? Il fallait donc me la prouver à l'instant où, par mes perfides conseils, j'excitai votre haine contre Joseph.

NEPHTALI.

Tu m'as vu pleurer sur son sort, et même, pardonne-moi, je t'ai maudit, Siméon.

SIMÉON.

Et que pouvait ta malédiction? l'Éternel m'avait déjà frappé de la sienne. Au lieu de me maudire, il fallait me percer du même poignard dont je voulais assassiner Joseph.

NEPHTALI.

N'étais-tu pas mon frère?

SIMÉON.

Joseph n'était-il pas le mien?

ASSER.

Ah! combien ton égarement nous afflige!

DAN.

Siméon, reviens à toi.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

SIMÉON.

Non, non, l'Éternel que j'offense
M'accabla du poids de mes maux;
Et sur mon front, dans sa vengeance,
Son doigt divin traça ces mots:
« Mortels, fuyez un misérable;
» Il n'a plus de parents, d'amis;
» Des bras d'un père inconsolable,
» Il ravit le plus tendre fils! »

LES FRÈRES.

O Siméon! malheureux frère!
Calme cette affreuse douleur.
Quand tu parles de notre père,
Ah! tu nous déchires le cœur!

SIMÉON.

Quand, pour apaiser ma souffrance,
Je cours embrasser mes enfants,
De Dieu la terrible puissance
Me suit dans leurs bras caressants.
Malgré leur naïve innocence,
Je sens redoubler mon effroi ;
Je lis aux traits de leur enfance
Qu'ils seront ingrats comme moi.

LES FRÈRES.

Console-toi, malheureux frère !...

SIMÉON.

Je suis puni par le Seigneur.

LES FRÈRES.

Ah ! songe à nous, songe à ton père!

SIMÉON.

Sur moi pèse son bras vengeur.

On entend des fanfares.

LES FRÈRES.

Paix, Siméon ! faisons silence,
Déjà la garde vient vers nous.
C'est le ministre qui s'avance!
Siméon, garde le silence.

SIMÉON.

Frappé du céleste courroux,
Pourrai-je garder le silence?

LES FRÈRES.

Faut-il embrasser tes genoux!
Cruel! veux-tu nous perdre tous ?

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER, CLÉOPHAS, UTOBAL.

JOSEPH.

A leur aspect, que mon cœur est ému ! Si, parmi eux, j'allais reconnaître quelques-uns de mes frères !

ZABULON.

Seigneur, nous embrassons vos genoux.

JOSEPH, s'avançant vers eux.

Étrangers, relevez-vous. (Se retournant, à Utobal.) Que vois-je, Utobal ? mes yeux ne me trompent point : ce sont mes frères.

UTOBAL.

Est-il possible ?

RUBEN.

Vous voyez des malheureux qui viennent, au nom de tout un peuple, implorer votre assistance.

JOSEPH, bas à Utobal.

Voilà Ruben, l'aîné de mes frères.

NEPHTALI.

Fils d'un simple pasteur, nous ne connaissons point les richesses. Nous vous offrons ce que nous avons de plus précieux. Dédaignerez-vous, Seigneur, les parfums que, dans nos solennités, nous brûlons en l'honneur de l'Éternel ?

RUBEN.

Ministre bienfaisant ! ô vous dont la sage prévoyance

a sauvé tous les peuples d'Égypte, nous pardonnerez-vous si, sur le bruit de votre renommée, nous sommes accourus vers vos climats ?

ZABULON.

Hélas ! la terre d'Hébron, la plaine de Dothaïm, les vallons de Sichem, tous ces beaux lieux, si riches autrefois, sont frappés de stérilité.

DAN.

La famine détruit tous les jours les enfants du Seigneur.

GAD.

Israël est forcé d'abandonner sa patrie et l'autel élevé par ses mains à la gloire de l'Éternel.

JOSEPH, à part.

O malheureuse contrée ! (Haut.) Eh quoi ! tout votre peuple s'est jeté dans l'Égypte? Mais quels sont donc vos titres à la bienfaisance de Pharaon ?

GAD.

Ceux du malheur. Ah ! ne rejetez pas les enfants de Jacob.

JOSEPH.

Jacob est donc le nom de votre père ?

ISSACHAR.

Oui, Seigneur.

LÉVI.

Mais, hélas! il ne peut plus voir ses enfants.

JOSEPH.

Et comment avez-vous pu le quitter?

ISSACHAR.

Seigneur, Jacob est avec nous : notre Dieu l'a permis.

JOSEPH.

Pourquoi ne le vois-je pas ici? L'auriez-vous laissé seul?

RUBEN.

Notre plus jeune frère, Benjamin, ne le quitte jamais.

JOSEPH, bas, à Utobal.

Benjamin! (Haut.) Verrai-je bientôt votre père?

RUBEN.

Accompagné de nos femmes, de nos enfants et de nombreux serviteurs, il traverse encore le désert. Nous avons cru, Seigneur, devoir le précéder pour implorer votre protection pour sa famille entière.

JOSEPH.

Oui, vous obtiendrez un asile auprès de moi.

ZABULON.

Vous nous permettez donc, Seigneur, de dresser nos tentes dans cette plaine d'où l'on découvre le riche Memphis?

JOSEPH.

Vous apprendrez combien j'honore la vieillesse et le malheur.

ZABULON, à genoux avec ses frères.

Ah! Seigneur, notre reconnaissance...

JOSEPH, attendri.

Relevez-vous, étrangers, relevez-vous. Mais, dites-moi' tous les fils de Jacob sont-ils devant mes yeux? Votre vénérable père n'en a-t-il point à regretter?

NEPHTALI.

Pardonnez-moi, Seigneur, la mort nous a ravi notre frère Joseph.

SIMÉON, d'un air égaré.

Qui parle de Joseph ?

JOSEPH, à part.

C'est Siméon : malgré moi j'ai frémi.

SIMÉON, s'avançant.

Oh ! non ! la mort ne l'a point ravi ; il vit, je l'espère ; c'est la seule consolation qui me reste.

FINALE.

JOSEPH.

Ah ! son aspect me fait horreur.

LES FRÈRES, à Siméon.

De grâce, calme ta fureur.
Déjà le trouble qui t'égare
Dans ces lieux répand la terreur.

JOSEPH, bas, à Utobal.

C'est Siméon. c'est le barbare
Qui voulut me percer le cœur ?

UTOBAL, bas, à Joseph.

Dites-moi quel est le barbare
Qui voulut vous percer le cœur !

JOSEPH, à Utobal.

Tes yeux doivent le reconnaître.
Vois, sur son front est la pâleur :
Son aspect est celui d'un traître ;
Le désespoir est dans son cœur.

LES FRÈRES, à Siméon.

Hélas ! crains de faire paraître
Et tes remords et ta douleur.

SIMÉON.

Ah ! de mes transports suis-je maître,
Quand le remords est dans ton cœur !

EMSEMBLE.

JOSEPH.

Reprenons mon empire
Sur ce cœur agité,
Et d'un frère en délire
Plaignons la cruauté.

UTOBAL.

Reprenez votre empire
Sur ce cœur agité,
Et d'un frère en délire
Plaignez la cruauté.

LES FRÈRES.

Ah ! reprends ton empire
Sur ton cœur agité,
Et vois de ton délire
Cléophas irrité.

SIMÉON.

Reprenons mon empire
Sur mon cœur agité.
Hélas ! de mon délire
Je suis épouvanté.

JOSEPH, noblement.

Allez tous au-devant d'un père,
Et dites-lui que Cléophas
Offre à son peuple qu'il révère
Un asile dans nos climats.

LES FRÈRES.

Ah ! Seigneur, quelle est notre joie !
Pour Israël, quel heureux sort !
Sans vous, nous serions tous la proie
De la famine et de la mort.

JOSEPH.

Cher Utobal, quelle est ma joie !
D'un père je change le sort.

Sans moi Jacob serait la proie
De la famine et de la mort.

UTOBAL.

Tout un peuple dans l'abondance,
Seigneur, vous adresse ses vœux.
Hors du palais, la foule immense,
Des chants de la reconnaissance
Déjà fait retentir ces lieux.

CHOEUR DU DEHORS.

Honneur au bienfaiteur du monde,
Honneur au sauveur des humains !

JOSEPH, à Utobal.

Il faut que ton zèle seconde
Pour mon père mes tendres soins.

LES FRÈRES.

Rassurons-nous : tout nous seconde ;
Cléophas change nos destins.

CHOEUR DU DEHORS ET DES FRÈRES.

Honneur au bienfaiteur du monde !
Honneur au sauveur des humains !

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente la vue extérieure de Memphis. — Sur le devant sont des tentes; la première est très riche; elle est fermée. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, UTOBAL.

JOSEPH.

Le jour ne va pas tarder à paraître, mes frères vont bientôt, dans une fervente prière, adorer l'Éternel· Utobal, dispose ma garde autour de ces lieux : empêche que les habitants de Memphis ne viennent troubler le culte des Hébreux.

UTOBAL.

N'oubliez pas, Seigneur, qu'au lever du soleil le triomphe vous attend. Déjà tout se prépare et le peuple est impatient de contempler les traits de son bienfaiteur...

JOSEPH.

Reviens aux premiers rayons du jour.

Utobal sort.

SCÈNE II

JOSEPH, seul.

Je vais donc revoir celui qui, dès ma plus tendre enfance, m'a tant montré d'amour!... Pourrais-je résister à ma tendresse? il le faut pourtant.

CHOEUR DE VIERGES, dans l'éloignement.

Dieu d'Israël! père de la nature,
Rends les moissons à nos champs,
Rends à nos prés leur verdure,
Et sauve encore tes enfants!

JOSEPH.

Les chants du matin se font entendre; ils me rappellent les premières émotions de mon cœur.

CHOEUR D'HOMMES, dans l'éloignement.

Dieu d'Israël! père de la nature,
Etc.

SCÈNE III

JOSEPH, BENJAMIN.

BENJAMIN, sortant de la tente, qui reste fermée.

Les chants de mes frères font retentir ces lieux, qui me sont inconnus. Mon père repose encore... Dors en paix, Israël, tu as touché une terre hospitalière.

JOSEPH.

Benjamin! Dans ses traits, je reconnais Rachel, notre mère.

BENJAMIN.

Quel est donc cet homme bienfaisant qui accueille les enfants de Jacob avec tant de grandeur et de magnificence? (Il se retourne du côté opposé, apercevant Joseph.) Mais quel est mon étonnement! Qui donc?...

JOSEPH.

Rassure-toi, Benjamin.

BENJAMIN.

Étranger, tu sais mon nom? Et pourtant je ne t'ai jamais vu. Tu habites Memphis? Tu as vu sans doute le grand ministre qui nous accueille avec tant de bonté?

JOSEPH.

Oui, je le connais, Benjamin.

BENJAMIN.

Dis-lui combien nous l'aimons tous; dis-lui que mon père bénit son nom, et que, de retour dans notre patrie...

JOSEPH.

Dans notre patrie?

BENJAMIN.

Oui, dans cette terre jadis heureuse, qui nous fut donnée par notre Dieu même.

JOSEPH.

Tu regrettes la vallée d'Hébron?

BENJAMIN.

C'est là que je suis né.

JOSEPH.

Près de moi, tu l'auras bientôt oubliée.

BENJAMIN.

Jamais. Nous y avons laissé l'autel du Seigneur.

JOSEPH, le prenant dans ses bras.

Benjamin!

BENJAMIN.

Tu me presses dans tes bras : d'où te vient donc ce tendre intérêt?

JOSEPH.

Combien Jacob doit te chérir!

BENJAMIN.

Dans son cœur j'ai remplacé Joseph.

JOSEPH.

Joseph?

BENJAMIN.

Oui, un frère chéri, que nous avons perdu.

S'approchant de Joseph.

ROMANCE.

Ah! lorsque la mort trop cruelle
Enleva ce fils bien-aimé,
Jacob, par sa douleur mortelle,
Vit son triste cœur consumé.
Afin de consoler mon père,
On m'offrit un jour à ses yeux,
Et Jacob, dans mes traits heureux,
Crut revoir les traits de mon frère.

Dans les beaux jours de mon enfance,
Ce bon père m'accompagnait;
Et de sa tendre bienveillance,
Comme Joseph, je fus l'objet.
Si sa tendresse me fut chère,
A mon tour, je suis son appui,
Et je puis lui rendre aujourd'hui
Le cœur et l'amour de mon frère.

J'ai su de ma famille entière
Ce que de Joseph on disait :
Il était pieux et sincère;
Aussi tout le monde l'aimait.
Moi, pour consoler mon vieux père,
Pour qu'il me chérisse encore plus,
Je veux acquérir les vertus
Qu'il regrette encor dans mon frère.

JOSEPH, embrassant Benjamin avec transport.

Benjamin!

BENJAMIN.

Le soleil commence à se montrer, et Jacob sommeille encore.

JOSEPH.

Sans troubler son repos, ne puis-je, Benjamin, contempler les traits vénérables de mon... de ton père!

BENJAMIN.

Ah! je ne puis rien te refuser! Mais surtout ne le réveillons pas.

La tente s'ouvre : on voit Jacob couché sur de riches coussins.

JOSEPH, le contemplant avec attendrissement et respect.

Quelle émotion j'éprouve en sa présence!

BENJAMIN.

Qu'as-tu donc? D'où vient ton trouble? Étranger, si tu étais l'un de ses fils, pourrais-tu donc lui témoigner plus d'amour et de respect?

Bruit de trompettes.

BENJAMIN.

Quel bruit guerrier se fait entendre?

Des chants lointains ont frappé mon oreille :
De mon père, par eux, le sommeil est troublé.

JOSEPH.

O doux instants! mon père enfin s'éveille;
Déjà d'un fils vers lui l'âme entière a volé.

BENJAMIN.

Ses yeux sont pour jamais privés de la lumière;
Noble étranger, ils ne te verront pas.

JOSEPH, à part.

O vertueux Jacob! ô respectable père!
Que ton fils ne peut-il te serrer dans ses bras!

BENJAMIN.

C'est Benjamin, qui de son père
Guide toujours les faibles pas.

JACOB, s'éveillant.

Dieu d'Abraham! exauce ma prière!
Près de mon dernier jour, par ton ordre sévère,
Me voici loin des champs qu'habitaient mes aïeux.
Grand Dieu! si tu défends que ma froide poussière
Se mêle dans la tombe à celle de mon père,
J'adore dans mes maux tes décrets rigoureux.
Je mourrai, s'il le faut, dans la terre étrangère,
Mais qu'après moi mes enfants soient heureux.

JOSEPH et BENJAMIN.

Hélas! j'entends les vœux d'un père :
Il ne craint point de finir sa carrière,
Pourvu que ses fils soient heureux.

SCÈNE IV

JACOB, JOSEPH, BENJAMIN.

JACOB.

Benjamin, l'heure de la prière est-elle écoulée? Je n'entends point les chants de tes frères.

BENJAMIN.

Tous les chants sont finis. Déjà le soleil se fait voir sur l'horizon.

JACOB.

O Benjamin! quel rêve le Seigneur m'a envoyé! il a voulu sans doute adoucir l'amertume de mes peines. Écoute-moi.

BENJAMIN.

Je t'écoute, mon père.

JACOB.

Je traversais le désert qui sépare le Chanaan des bords du Nil. Je marchais environné de mes enfants : selon mon usage, je m'appuyais sur toi, Benjamin.

BENJAMIN.

Et sans doute j'essayais de te rendre la route moins pénible?

JACOB.

Oui, mon fils. Tout à coup, le vent du désert s'élève et porte dans les airs un nuage de sable. Ainsi que mes serviteurs et mes troupeaux, je cache ma tête pour éviter la mort, et j'attends. L'orage se dissipe, le soleil luit; je relève mon front fatigué; mais, hélas! je me trouve seul auprès d'une plaine aride et brûlante, dont l'étendue se perdait dans l'horizon. Tous mes enfants m'avaient abandonné. Une soif brûlante desséchait ma poitrine: mes forces s'affaiblissaient; j'allais mourir, et déjà j'adressais ma prière au Seigneur : je le priais pour mes enfants.

BENJAMIN.

Pour tes enfants!

JACOB.

Quand tout à coup ta voix frappe mon oreille...

BENJAMIN.

Je suis accouru vers toi?

JACOB.

Tu tenais par la main un étranger : il m'apportait le fruit d'un palmier. Cet étranger, si brillant et si beau, s'est penché vers moi; mes yeux se sont ouverts à la lumière et j'ai reconnu les traits de Joseph!

JOSEPH, à part.

O mon père!

BENJAMIN.

Quoi! Joseph qui n'est plus?

JACOB.

Je l'ai pressé sur mon cœur. Je l'ai appelé mon fils, mon bien-aimé. Non, jamais dans ma vie je n'éprouvai d'instant plus doux. O mon Joseph! mon cher Joseph!

FINALE.

JACOB.

O mon Joseph! cher enfant de mon cœur!
Le temps n'a pu sécher mes larmes.

JOSEPH.

Ah! que ce moment a de charmes!
Joseph est présent à son cœur.

BENJAMIN.

Eh quoi! toujours verser des larmes!
Mon père, calme tes douleurs.

JACOB.

Quand je repose ou quand je veille,
Il me semble que je le vois.
Qu'une voix frappe mon oreille,
Je crois reconnaître sa voix.

ENSEMBLE.

JOSEPH.

De l'amour de mon père
Que mon cœur est ému

BENJAMIN.

Rien ne peut le distraire
Du fils qu'il a perdu.

JACOB.

Rien ne console un père
Du fils qu'il a perdu.

JACOB.

Ah! lorsqu'une mère chérie
Vante l'amour de son enfant,
Jacob, dans sa douleur, s'écrie :
Joseph me chérirait autant.

A part.

Toi qui devais consoler ton vieux père,
Seul, mon Joseph, tu causes mes douleurs.

JOSEPH.

Je n'y puis résister... un trouble involontaire
M'entraîne à ses genoux.

Il se jette à ses pieds.

BENJAMIN.

Ciel! que vois-je?

JOSEPH, serrant et embrassant les mains de son père, à part, et d'une voix étouffée.

O mon père!

JACOB, haut.

Qui prend ma main? qui la mouille de pleurs?

SCÈNE V

UTOBAL, Les Précédents.

UTOBAL.

Le peuple, que transporte une commune ivresse,
Sur le char de triomphe, à l'instant veut, Seigneur,
Voir monter son libérateur.
Cédez à son amour. Mille cris d'allégresse
Appellent déjà Cléophas.

JACOB et BENJAMIN.

Cléophas !

UTOBAL.

Pour vous voir tout le peuple s'empresse,
Seigneur, ne nous résistez pas.

JACOB.

Mon fils, où donc est Cléophas ?

BENJAMIN.

C'est lui qui de ses pleurs mouillait ta main tremblante.

JACOB.

Qu'ai-je entendu ? bonté touchante !
Quoi ! c'était vous, généreux Cléophas !
Seigneur, c'est à vos pieds que ma reconnaissance..

JOSEPH.

Vous, Jacob, à mes pieds ! ah ! plutôt dans mes bras.

Le théâtre se remplit d'Égyptiens et d'Hébreux.

UTOBAL.

Seigneur, des citoyens le cortège s'avance.

JOSEPH, prenant par la main Benjamin et Jacob.

Venez, venez, tous deux, je conduirai vos pas,
Partagez les honneurs et la brillante fête

Qu'en sa reconnaissance un grand peuple m'apprête.
Sur le char de triomphe où je suis attendu,
Si je place aujourd'hui Benjamin et son père,
Je prouve à tout Memphis combien mon cœur révère
Et l'innocence et la vertu.

Il prend par la main Benjamin, et soutient les pas de Jacob.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Conquérants de la terre,
Enviez ses destins.
Le démon de la guerre
N'arma jamais ses mains.
Mais comme un tendre père,
Il nourrit les humains.

Pendant que le chœur chante, on voit passer dans le fond du théâtre un nombreux cortège de soldats et de femmes portant des fleurs et des parfums. — Ce cortège précède le char de triomphe sur lequel sont placés Jacob et Joseph, Benjamin est à leurs pieds.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le palais de Joseph. — Une longue table tient un des côtés du théâtre, mais sans gêner l'avant-scène. — Jacob et tous ses enfants sont autour de cette table, couchés à la manière antique. — Au côté opposé, sont des musiciens jouant des divers instruments connus dans ce temps-là. — Sur l'avant-scène, sont des esclaves de toutes couleurs, occupés à remplir de grands vases d'or, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

JACOB, JOSEPH, Les Fils de Jacob, excepté SIMÉON.

JACOB.

Seigneur, quelle est votre bonté! Comment de simples pasteurs ont-ils pu mériter les honneurs qu'on leur rend?

JOSEPH.

Vous saurez bientôt que ces respects vous étaient dus!

JACOB.

Vous daignez prendre place à mes côtés, vous m'environnez de tous mes enfants!

BENJAMIN.

De tous, mon père, excepté de Siméon.

JACOB.

Quoi! Siméon me fuit encore! N'était-ce pas assez d'avoir à gémir sur le sort de Joseph!

JOSEPH.

Rassurez-vous, Jacob, sur le sort de Siméon. Par mes ordres, bientôt on vous l'amènera... (Aux musiciens.) Vous, accordez vos harpes d'or et célébrez aujourd'hui le vrai Dieu.

LES JEUNES FILLES, s'accompagnant de leurs harpes.

Aux accents de notre harmonie,
Unissez-vous, fils d'Israël,
Et de sa puissance infinie,
Louez avec nous l'Éternel.

UNE JEUNE FILLE, seule.

C'est lui qui féconde la terre,
Lui seul peuple l'onde et les airs.
Sa voix est la voix du tonnerre,
Et son empire est l'univers.

CHOEUR.

Aux accents de notre harmonie,
Etc.

UNE JEUNE FILLE, seule.

La fleur qui croît sur nos montagnes,
Les nombreux troupeaux du pasteur,
Les eaux et les fruits des campagnes
Sont les dons heureux du Seigneur.

CHOEUR.

Aux accents de notre harmonie,
Etc.

UNE JEUNE FILLE, seule.

[illegible]

CHŒUR GÉNÉRAL.

ENSEMBLE.

Aux accents de notre harmonie,
Unissez-vous, fils d'Israël,
Et de sa puissance infinie,
Louez avec nous l'Éternel.

LES FILS DE JACOB.

Aux accents de cette harmonie,
Unissons les vœux d'Israël,
Et de sa puissance infinie,
Louons tous ici l'Éternel.

SCÈNE II

UTOBAL, Les Précédents.

UTOBAL.

Tout le monde se lève de table.

Seigneur, faites cesser les chants. En vain vous fûtes le bienfaiteur de l'Égypte; en vain Pharaon vous a rendu le plus grand après lui; vos ennemis, jaloux de votre gloire, osent vous accuser.

JOSEPH.

M'accuser! Et quel est donc mon crime?

UTOBAL.

D'avoir reçu sans ordre tout un peuple étranger, de lui

avoir prodigué les secours réservés à ses sujets; d'avoir fait partager à un simple pasteur des honneurs qui n'étaient destinés qu'à vous.

JACOB.

Se peut-il? Aurions-nous attiré sur vous la disgrâce et le malheur?

JOSEPH.

Rassurez-vous, Jacob.

UTOBAL.

Déjà ces vils courtisans cherchent à semer la discorde entre les Égyptiens et le peuple de Chanaan; déjà plusieurs outrages faits à ces étrangers...

JOSEPH, *vivement*.

Des outrages au peuple de Chanaan! que les coupables tremblent. Je cours aux pieds de Pharaon : ce grand roi entendra la vérité. Je jure que quiconque lèvera une main impie sur les enfants d'Israël à l'instant sera frappé de mort. Gardes, protégez ces étrangers.

Il sort, suivi de tout le monde.

SCÈNE III

JACOB, BENJAMIN.

JACOB.

Benjamin! apprends quel est le pouvoir de la reconnaissance : Lorsque j'entends la voix de notre bienfaiteur, mon cœur éprouve un frémissement...

BENJAMIN.

Il ne vous voit pas aussi sans émotion, et lorsque, pendant votre sommeil, je lui parlais de vos vertus, son vi-

sage s'est incliné vers vous, et ses yeux ont répandu des larmes.

JACOB.

Oh! plus d'une fois en l'écoutant mon oreille croyait entendre la voix de Joseph.

BENJAMIN.

Mon père, pourquoi donc renouveler vos douleurs par d'inutiles souvenirs? Vous savez trop que le fils de Rachel, que mon frère n'est plus.

JACOB.

Je sais trop qu'il est perdu pour moi. Oui, j'ai tort de me le rappeler sans cesse : ne le remplaces-tu pas dans mon cœur? Sans toi, Benjamin, je vivrais solitaire.

DUO.

JACOB.

O toi! le digne appui d'un père
Jamais tu ne me quitteras.

BENJAMIN.

Oui, je vous le promets, mon père,
Toujours je guiderai vos pas.

JACOB.

Je suis privé de la lumière,
C'est toi qui conduiras mes pas.
En vain la plus triste vieillesse
M'accable de son poids pesant,
Je ne crains plus qu'on me délaisse,
Il me reste encore un enfant.

BENJAMIN

Près de vous je serai sans cesse ;
Je prendrai soin de vos vieux ans.
Pourquoi craindre qu'on vous délaisse,
N'avez-vous donc pas des enfants?

JACOB.

O digne objet de ma tendresse !
Exemple des enfants soumis,
Viens, seul appui de ma vieillesse,
Viens dans mes bras, viens, mon cher fils!
Guider son père en sa vieillesse,
N'est-ce pas le devoir d'un fils ?

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER, SIMEON.

SIMÉON.

Où me conduisez-vous ?

L'OFFICIER.

Par l'ordre de Cléophas, restez auprès de votre père.

Il sort.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, moins L'OFFICIER.

BENJAMIN.

C'est toi, Siméon ? oh ! viens m'aider à consoler notre père.

SIMÉON.

Moi, le consoler, Benjamin !

BENJAMIN.

Il me parle toujours de Joseph.

SIMÉON.

De Joseph ! ô mon Dieu !

JACOB.

Siméon, pourquoi me fuis-tu ? Quel grand chagrin te dévore ? Aurais-tu commis quelque crime ?

BENJAMIN.

Mon père, pourquoi soupçonner Siméon d'un crime ? n'est-il pas le fils de Jacob ? ta race peut-elle être coupable envers les hommes et l'Éternel ?

SIMÉON, vivement.

La race de Jacob sera maudite de Dieu.

JACOB.

Non, Siméon ! Dieu l'a dit à son serviteur : « En Égypte, tu béniras tes enfants. »

SIMÉON.

Il a dit aussi : « Siméon ! instrument de violence, ne jouira pas de la gloire de Jacob. »

JACOB.

Qui t'a révélé la parole de Dieu ?

SIMÉON.

Il a dit encore : « Joseph sera le fertile rameau... »

BENJAMIN.

Arrête, mon frère. Pourquoi parles-tu de Joseph ?

SIMÉON.

Je ne puis plus étouffer mon cœur. Le Dieu d'Abraham me poursuit. O Jacob ! tu vas me maudire.

JACOB.

Te maudire ! ô ciel !

SIMÉON.

J'ai commis un crime !

JACOB.

Un crime ! et tu as nommé Joseph !

BENJAMIN.

Lui aurais-tu donné la mort ?

SIMÉON.

Non, non ; si l'Éternel est juste, il vit ; il doit vivre pour punir ses coupables frères.

BENJAMIN.

Ses coupables frères !

JACOB, avec explosion de joie.

Joseph ne serait pas mort ! Depuis quinze ans je répands des larmes, et vous avez pu le souffrir ? Réponds-moi : (D'une voix forte et terrible.) Qu'as-tu fait de ton frère ?

SIMÉON.

Je l'ai vendu.

JACOB.

Vendu !

BENJAMIN.

Le sang d'Israël parmi les esclaves !

SIMÉON.

Mon père !

JACOB

Ton père

SIMÉON.

Non, je suis réprouvé. Je ne dois plus vous appeler de ce nom respecté.

JACOB.

Et tes frères sont donc aussi coupables ?

SIMÉON.

Je le suis plus qu'eux tous.

JACOB.

Perfides ! Qui put vous porter à ce crime horrible?

SCÈNE VI

LES FILS DE JACOB, Les Précédents.

ZABULON, entrant.

Par les généreux soins de notre bienfaiteur nous pouvons...

JACOB.

Osez-vous approcher de votre père ?

DAN.

Quel est donc notre crime ?

NEPHTALI.

Qu'avons-nous fait ?

JACOB.

Ce que vous avez fait ! Quoi ! la voix du remords ne crie pas au fond de vos cœurs : Joseph ! Joseph !

BENJAMIN, se jetant à genoux.

Grâce, mon père ! Benjamin t'implore pour eux.

JACOB, à Benjamin.

Quitte pour toujours ces méchants;
Les traîtres t'ont privé d'un frère.

TOUS LES FILS.

Hélas ! pardonnez-nous, mon père ;
A vos pieds nous sommes tremblants.

BENJAMIN.

Ah ! pardonnez à vos enfants.

JACOB.

Vous déchirez le cœur d'un père.
Vous assassinez votre frère,
Et vous implorez un pardon !

SIMÉON.

Ne punissez que Siméon.

SCÈNE VII

JOSEPH, Les Précédents.

LES FILS DE JACOB.

Seigneur, soyez-nous secourable,
D'un père calmez le courroux.

SIMÉON.

C'est moi qui suis le plus coupable !
Que sur moi tombe son courroux.

JACOB.

Fuyez tous ; votre aspect coupable
Redouble mon juste courroux.
Fuyez, ou je vous maudis tous.

JOSEPH.

O ciel ! Jacob, je vous supplie,
Ne maudissez pas vos enfants.

JACOB.

Quand vous saurez leur perfidie,
Quand vous connaîtrez ces méchants...

JOSEPH.

Si l'Éternel, dans sa clémence,
Pardonne aux pécheurs repentants,
Jacob, en proie à la vengeance,
Peut-il maudire ses enfants ?

LES FILS.

ENSEMBLE.

Je sens déjà que l'espérance
Va renaître au fond de nos cœurs,
Oui, nous devrons à sa clémence,
Peut-être la fin de nos pleurs.

JACOB.

A les punir mon cœur balance.
Hélas ! je sens couler mes pleurs.
Dois-je céder à la clémence,
Et rendre la paix à leurs cœurs ?

JOSEPH.

A les punir son cœur balance.
Pour eux je sens couler mes pleurs.
Je dois céder à la clémence,
Et terminer tous leurs malheurs.

JOSEPH, vivement.

Fils de Jacob, vos cœurs sont repentants; vous cherchez votre frère; eh bien ! vous le retrouverez...

SIMÉON.

Quel espoir nous donnez-vous.

JACOB.

Ah ! Seigneur, rendez-moi mon fils.

JOSEPH.

Mon père, il est à vos pieds : je suis Joseph !

TOUS, tombant à genoux.

Joseph !

JOSEPH.

Oui, Joseph, qui vous demande la grâce de ses frères.

CHŒUR FINAL.

Dieu de bonté ! Dieu de clémence !
Par toi nos malheurs sont finis,

JACOB.

Jacob a retrouvé son fils.

JOSEPH.

Mon père pardonne à ses fils !

SIMÉON.

Et par la fin de ma souffrance,

JOSEPH.

Par la vertu, par l'espérance,

TOUS.

Nos cœurs sont enfin réunis.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine, Jeanne Robert.